

Jean Fontaine

«André Demeerseman (1901-1993). À Tunis, soixante ans à l'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA)», Gérard Demeerseman, Karthala, Paris 2014 : [recenzja]

Nurt SVD 50/1 (139), 332-337

2016

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Recenzja

Gérard Demeerseman, *André Demeerseman (1901-1993). À Tunis, soixante ans à l'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA)*, Karthala, Paris 2014, 416 p. ISBN 978-2-8111-1311-7

Jean Fontaine M.Afr.

C'est avec émotion que j'aborde la lecture de ce monument consacré au Père André Demeerseman. En effet, pendant 23 ans, j'ai vécu dans la même communauté que lui. Si nous avons des divergences solides concernant la vie pratique, en revanche je me considère toujours comme son disciple. Il m'a inculqué les grands principes qui me guident encore aujourd'hui dans ce pays. Je commence ces quelques pages en pensant à toute la reconnaissance que je lui dois. Quant à l'auteur, son neveu Gérard, il a été mon supérieur en Tunisie auprès duquel j'ai trouvé un regard bienveillant à des moments où les difficultés de la vie sur place auraient pu ou bien me décourager ou bien m'égarer. À cette attitude, il joint une rigueur s'agissant des principes que, tous les deux, nous avons hérités de son oncle que nous appelions volontiers «Tonton».

Au-delà des faits que je vais accumuler ici, il y a lieu de sentir le fil conducteur de l'ouvrage: ce qui anime la vie de ce flamand de nationalité française, c'est aimer les Tunisiens comme des frères, tâche qui l'occupe toute la journée, comme il le dit à Bernanos en 1947. Cet amour va être le ressort des trois grandes étapes de son existence: constitution du premier directoire de l'IBLA, séparation entre la maison d'études et les activités sociales, ratification de l'accord entre le Vatican et la Tunisie.

La première partie (p. 11-84), c'est le temps de la jeunesse à Hazebrouck où le père de famille décède alors qu'André n'a que sept ans. Il entre au séminaire à l'âge de douze ans: il y reçoit une bonne culture classique. Chez les Pères Blancs, il commence ses études de philosophie thomiste en 1919. Il poursuit sa formation à Maison-Carrée (el-Harrach) près d'Alger. Et c'est enfin l'arrivée en Tunisie en septembre 1922. Et d'abord Carthage, dont il apprécie la lumière, pour quatre ans de théologie. Il se met tout de suite à l'apprentissage de la langue tuni-

sienne qu'il continue pendant son service militaire à Tunis et prend contact avec la population en lui donnant des soins médicaux élémentaires. Son don pour s'exprimer en images en est entretenu. En juin 1928, il est ordonné prêtre, pour lui «homme de Dieu donné aux Musulmans pour les aimer comme des frères» (p. 31).

Il rejoint la «maison d'études» installée alors rue des Glacières à Tunis, où il entre directement en deuxième année. Il trouve les Tunisiens travaillés par le sentiment national, souhaitant retrouver leur souveraineté, et l'Église alliée à la puissance protectrice, la France. La maison d'études est voulue et suivie par le Père Henri Marchal qui est, à Alger, assistant général des Pères Blancs. Il s'agit d'initier les confrères à la langue et la culture musulmanes. Une tension se fait sentir entre des professeurs qui militent pour une apologétique musclée et les étudiants qui pensent pouvoir se faire accepter en comprenant d'abord le point de vue de l'autre pour rencontrer les gens comme des frères en humanité. Pour cela, ils voulaient accorder une place plus importante à la langue tunisienne par rapport à l'arabe littéraire. La tenue du Congrès eucharistique en 1930 permet de mesurer l'écart entre cette petite communauté et la hiérarchie catholique.

Dès la rentrée 1930, A.D. devient professeur dans un cadre modifié selon ses intuitions et non selon la pratique de ses aînés. L'année suivante, il est responsable de la maison qu'il ouvre aux fils de colons. Il lui donne le nom qu'elle garde encore aujourd'hui: Institut des Belles Lettres Arabes. On commence à l'appeler *ra'îs*, le patron. Pour mieux connaître la langue et le milieu tunisien, il demande aux étudiants de ne pas s'impliquer dans les structures paroissiales ou diocésaines. Pendant les vacances, des tournées à l'intérieur du pays fournissent l'occasion d'une connaissance approfondie du milieu et de la population. En fréquentant la Khaldounia, il se rend sensible à la question nationale tunisienne.

L'installation dans les locaux actuels, rue Jamaa al-Haoua donnant sur la Place aux moutons, a lieu en 1932. Le «Cercle Lavigerie» permet à des laïcs chrétiens de s'initier aux problèmes de la culture arabe et de la religion musulmane. La formation des étudiants est basée sur la conviction que le Dieu qui parle aux consciences est plus grand que notre représentation confessionnelle. «Les Cahiers tunisiens» viennent de cette optique. Ils forment douze fascicules abordant la patience, le repentir, la mort, permettant d'amorcer une conversation et constituant un véritable fonds documentaire. Ils sont rédigés en collaboration avec Mohamed el-Habib. Le *Dalîl* ou «Guide pratique du contact avec le Musulman de Tunisie» montre qu'il s'agit de parler, penser et sentir

comme le Tunisien. Ainsi l'enseignement est complété par l'ouverture au milieu cultivé de Tunis. Un résumé de l'ensemble des directives est envoyé par le P. Marchal sous le titre *Les grandes lignes de l'apostolat des Pères Blancs en Afrique du Nord musulmane*, texte connu par son sigle GLANA.

La deuxième partie (p. 87-171), c'est le temps de la maturité. Avec la montée du mouvement national, A.D. veut aimer les uns sans décrier les autres. Il se fait l'apôtre de la compréhension mutuelle. Béchir el-Fourti apporte sa collaboration à l'enseignement de la maison, tout comme un peu plus tard le cheikh Larbi al-Qabâdî. On crée le «Cercle des amitiés tunisiennes», qui fonctionne jusqu'en 1957, nouvel espace de rencontre intercommunautaire. Parmi les animateurs, deux amis fidèles, Mohamed Nakhli et Abdeljalil ben Ali. S'y donnent des conférences publiques pour étudier en commun les problèmes de la vie des deux civilisations en un même pays. A.D. s'implique pour ouvrir les instances chrétiennes à la Tunisie. Le sociologue Joseph Wilbois apporte une initiation aux enquêtes sur la famille, dont A.D. tire profit au cours de son séjour en Kroumirie pendant l'été 1935. Les tournées en milieu rural sont destinées à former les étudiants à la langue parlée et au contact avec les gens. Certains points de chute sont privilégiés tels que la ferme de Philippe Noël dans la région de Mateur. Amor ben Youssef, poète illettré, met en vers les histoires bibliques (Joseph, Tobie) qu'A.D. lui raconte. Bourguiba habite juste à côté de la maison et quand il est arrêté en 1938, son épouse vient volontiers frapper à la porte des confrères.

IBLA commence à paraître en avril 1937 comme un bulletin de liaison entre ceux qui partagent l'esprit de la maison pour diffuser des informations d'observation directe du milieu musulman de Tunisie. Ce bulletin se voulait aussi l'instrument d'un vivre ensemble éthique. À partir de 1942, il devient une revue imprimée à 2000 exemplaires. Mais tous, y compris chez les confrères, ne partagent pas cette optique et A.D. doit puiser dans ses dernières ressources pour faire face aux critiques.

La troisième partie (p. 175-329), c'est le temps des responsabilités. La période qui suit la guerre voit se développer, à côté des études, le rayonnement de l'œuvre favorisé par le don des contacts d'A.D. À cela s'ajoute la conviction que l'indépendance de la Tunisie est inéluctable et qu'il convient de s'y préparer en évitant de froisser les uns et les autres. Ses prises de position s'échelonnent à partir des tournées de 1932, en passant par sa conférence à Testour en 1939 et l'éditorial de la revue en janvier 1941, dont le contenu se trouve dans la conférence

à «L'Alliance Française», visant à faire connaître aux Français l'âme tunisienne sous son vrai jour à travers la langue, la religion et la famille, pour favoriser la compréhension franco-tunisienne. Il invite à plus de justice, de charité et de dévouement, au respect de la personnalité tunisienne.

En 1947, les Pères Blancs décident de donner son indépendance à la maison d'études par rapport aux contacts avec l'élite de Tunis. Celle-ci s'installe à Manouba jusqu'en 1964, date de son déménagement à Rome. En outre, les confrères du pays ne dépendront plus directement du Supérieur général, mais formeront une entité autonome. Leur responsable devient A.D. Enfin, comme il s'est occupé de la formation des Sœurs Blanches et des Franciscaines Missionnaires de Marie, et ceci ajouté aux répercussions de ses conférences, il est nommé Vicaire général du diocèse, chargé des religieuses et de tout ce qui touche aux relations avec le monde tunisien.

Il précise sa position politique par rapport au sentiment de l'existence de la nation tunisienne avec son territoire et ses caractéristiques: «Nous considérons comme normal et naturel que les Tunisiens soient préoccupés de résoudre leurs problèmes eux-mêmes et par eux-mêmes» (p. 224). En février 1952, conséquence pratique d'un éditorial de la revue *IBLA*, à deux reprises, dans le Cap Bon ratissé par l'armée française, il va porter de l'argent et des vivres aux familles sinistrées. A.D. est alors l'objet de protestations vigoureuses venant des Français catholiques installés en Tunisie, mais il est défendu par les socialistes et les Tunisiens. Il récidive dans une interview à *La Presse* du 1^{er} février 1953. La campagne hostile dont il est victime de la part des colonialistes est terrible.

Voit le jour le projet d'un internat intercommunautaire «où se trouveraient mêlés Français et Tunisiens, à un âge où les préjugés sociaux ou politiques ne jouent pas» (p. 249-250). Un terrain est acheté à El-Menzah. C'est après l'indépendance, en octobre 1956, que le collège est inauguré. Les Pères Blancs vendent ce collège en 1970 à l'État tunisien. Le nom officiel de ce lycée est aujourd'hui «Imam Muslim», mais dans l'usage courant tout le monde l'appelle encore «Pères Blancs»!

Délaissant la psychologie sociale, A.D. oriente ses recherches vers l'histoire de la pensée tunisienne et celle de l'imprimerie, lui permettant d'affirmer l'entité tunisienne. Un épisode inattendu prend place ici, un séjour de trois mois en Iran à l'occasion du millénaire hégirien d'Avicenne. À l'occasion de la visite du Cardinal Tisserant en novembre 1954, viennent à l'*IBLA*, le fils du bey et prétendant au trône, et parmi les ministres Sadok Mokaddem et Hedi Nouira, outre le Résident

général. Au moment où est déclarée l'autonomie interne de la Tunisie, juin 1955, le rayonnement d'A.D. s'étend aux deux communautés. Paraissent *Orient-Occident*, méditation poétique sur la rencontre entre ces deux civilisations, *Tunisie terre d'amitié* et *Tunisie, sève nouvelle*, basés sur les proverbes populaires.

Il assiste à la séance inaugurale de l'Assemblée constituante le 8 avril 1956, occasion où Bourguiba le remercie de ce qu'il a fait. Neuf jours plus tard, il est encore invité à la réception du nouveau Chef du gouvernement à Carthage qui, en le voyant, dit à son épouse: «Celui-ci, c'est notre ami» (p. 288). Après trois jours, a lieu l'audience officielle avec l'Archevêque au Palais du gouvernement. Cette rencontre facilite le déplacement de la statue du cardinal Lavignerie le 8 mai, de Bab Bhar à Carthage, jusqu'à sa destruction en juillet 1964. Il est de nouveau reçu par Bourguiba, fin décembre, pour finaliser la transformation du séminaire des Pères blancs à Thibar en collège d'agriculture qui fonctionna de 1958 à 1976. Une autre rencontre a lieu le 26 janvier 1957, lors de la célébration du cinquantenaire de l'Association des Anciens du collège Sadiki, au cours de laquelle ils parlent du réformiste Khérédine (1822-1890). Deux autres circonstances les réunissent au cours de cette année.

Au cours des négociations décidées par Jean XXIII et Bourguiba pour aboutir au *Modus vivendi* du 27 juin 1964, A.D. joue un rôle important dans la mesure où par sa compétence il peut se mettre à la place du vis-à-vis tunisien musulman. Il facilite les démarches pour l'exhumation des restes du fondateur des Pères Blancs enterrés dans la basilique de Carthage. En même temps, il est remplacé dans ses fonctions de responsable des Pères Blancs en Tunisie.

La quatrième partie (p. 333-400), c'est le temps de l'intériorité. L'accord du Vatican avec la Tunisie apparaît dur pour beaucoup de prêtres et de fidèles, en particulier la cession de 105 des 110 églises du diocèse. A.D. visite les communautés pour expliquer : on abandonne son superflu pour assurer sa liberté de culte et pour être serviteur de ses frères. La nomination d'un nouveau Prélat *nullius* met un terme au mandat de Vicaire général d'A.D. Ce fut un moment de passage à vide. Il est cependant nommé correspondant de la Tunisie auprès du Secrétariat du Vatican pour les non-chrétiens. Son heure de grande consolation est la visite de Bourguiba à Thibar le 20 juin 1965. L'éloge du Président de la République tunisienne à son égard est appuyé et motivé. Un an plus tard, celui-ci le décore des insignes d'Officier de l'Ordre de la République. À l'IBLA, il encourage les jeunes chercheurs. Pour lui, le dialogue comporte trois niveaux : apprivoisement, complémentarité, intimité. Il fait partie du comité de préparation des quatre

Rencontres islamo-chrétiennes organisées par le Centre d'études et de recherches économiques et sociales (CERES). En avril 1975, il finalise avec Bourguiba la «tunisienisation» des deux institutions (domaine et collège) de Thibar.

Si ses articles dans la revue se font de plus en plus rares, il continue à écrire des ouvrages: *La famille tunisienne et les temps nouveaux*, *Aspects de la société tunisienne au XIX^e siècle d'après Ibn Abi Dhiaf, Là-bas à Zarzis et maintenant* (itinéraire humain, politique et spirituel du militant Tahar Sfar), *Lumière et ombre au Maghreb* et surtout *Variations autour de silhouettes arborescentes* qui rassemble les photos de branches d'arbre qu'il a polies lui-même au cours de ses étés passés en banlieue parisienne et qu'il a accompagnées de commentaires de sagesse.

Pendant des années, il rend visite aux malades de la clinique Saint Augustin à Tunis. Et c'est le 8 juillet 1988 qu'il quitte Tunis, sans bruit, de la manière la plus discrète possible. Il ne voulait pas que son départ soit l'occasion de manifestations intempestives. Je peux dire ici que cela m'a profondément impressionné. Il se retire à Tassy, dans le Var. Comme il l'a écrit: «la séparation et le détachement sont spectaculaires» (p. 383). Il en a fait une brèche spirituelle. Je suis moi-même allé le voir avec Kmar Bendana, citée plusieurs fois dans le livre. Il nous attendait sur le seuil de la maison...

Cette biographie présente un homme de Dieu envoyé aux Tunisiens pour les aimer comme des frères en bon disciple de Jésus, docile à Son Esprit, parlant de Lui avec des formules arabes pour toucher les consciences. Mais aussi, ce qui n'est pas aisé, un homme qui sentait avec l'Église, ouvert à tous et libre à l'égard de tous les courants d'actualité, sachant s'adapter aux circonstances et dont les convictions sont basées sur une réelle vie spirituelle, en un mot un prophète.

En milieu de volume, 28 illustrations viennent donner de la vie au texte, si tant est qu'il en eut besoin. Les photos sont bien légendées. Les notes en bas de page sur les personnages cités sont concises et précises et donnent les renseignements souhaités.